

Bernard FAUCONNIER

Vers une page blanche

Naissance d'une idée rose

Elle est jeune et déjà de plain-pied dans une vie choisie.

Vive, bienveillante, généreuse, pleine d'humilité vraie.
Joyeuse comme son sourire, comme son regard. Adèle est une belle personne.

Dès leur rencontre, elle fut sympathique à Paul : sa démarche, son port de tête, sa façon simple, élégante, d'habiter son corps. Assez vite, se construisit un lien de confiance ; page blanche d'un début d'amitié.

Au fil des ans des couriels, trois ou quatre déjeuners.

Paul se sent de plus en plus proche. Intimidé aussi. Il l'admire ; elle l'émeut.

Peut-être pourraient-ils construire un amour véritable...

Amoureux ! Folie, envahissement d'une énergie qui, un jour, s'envole à tout jamais... Ses expériences lui ont laissé un brin de sagesse : le sentiment amoureux n'est que la base de la construction d'un amour.

Paul voudrait être sûr de savoir accompagner les bonheurs d'Adèle.

L'aime-t-elle ? Le temps est-il venu de dire ? Ne pas aller trop vite, ne pas la faire attendre.

Si Adèle n'est pas amoureuse, gâcherait-il leur affection ?

Paul rêve ses bonheurs plus qu'il ne les vit. Vents turbulents dans son enfance... Qu'a-t-il d'autre à offrir que sa soif d'amour absolu.

Il met ses rêves en poèmes. Une nuit de mars, en surgit un joli. Il l'envoie à Adèle : il pense à elle.

En mai, vient la réponse : affection, envie de le voir.

Dans une rue animée proche du bureau d'Adèle, il l'attend dans une brasserie. Arrivé en avance, il choisit la table. Lui parvient un texto : elle est libre plus tôt, elle peut le rejoindre en deux minutes.

La voilà qui vient. Une fois encore, il admire son élégance : démarche, port de tête, visage ouvert, franc et souriant. Bonjours, baisers, sourires.

Adèle est nerveuse, cherche ses mots, ils peinent à jaillir.

« Je suis amoureuse. Depuis longtemps. Je sais : pour vous l'amour n'est pas notre terrain. Mais me sens fausse en me taisant, j'ai le sentiment de vous tromper, de me tromper moi-même ».

Paul, doucement répond.

« Adèle, je suis très amoureux. Vous l'êtes aussi ! Suis surpris, bouleversé ! Comme j'aimerais que cela dure !

Mais ces vertiges sont éphémères. Je ne veux pas que l'un ou l'autre s'éveille un jour tête et cœur froids, lassé des étreintes et des caresses, dépouillé des désirs d'aujourd'hui. Ne nous jetons pas dans les draps l'un de l'autre. Être amoureux n'est pas aimer ; mais fournit l'énergie de construire le bel amour que je cherche ; j'aimerais follement le chercher avec vous. »

Adèle pose la main sur celle de Paul. Ils sourient.

« Adèle, je cherche à vous connaître : vos émotions, votre espérance, vos failles, les gens, les lieux que vous aimez, vos refuges, les livres, les musiques qui vous bouleversent... Je désire vous bien connaître ; et me donner à bien connaître »

Adèle sérieuse, paisible, silencieuse, dans un sourire dit « c'est aussi mon désir ».

Le chemin

En Bourgogne

Adèle ouvre à Paul le monde de son enfance, en Bourgogne, dans la maison de son père. Sa mère l'a quitté ; elle avait onze ans.

Elle cachait alors sa peine au fond du jardin, sous de grands arbres. Elle y vivait intensément, lisait. C'est là qu'elle se trouva, perçut ses contours, ses soifs, ses forces.

Elle veut faire goûter à Paul les silences habités des rumeurs des vents, des minuscules vies sauvages. Elle veut ces arbres pour témoins de ses espoirs d'amour.

Elle lui donne *Le désert de l'amour* : Mauriac fut ici, jadis, un compagnon.

Chez Paul

Il lui présente son frère de mélancolies : Cohen. Ses poèmes mystérieux, ses musiques simples et puissantes, montent vers un Dieu de miséricorde. Voilà le centre de son monde intérieur.

Ils écoutent *Joan of Arc*. Il espère lui faire entendre l'appel du feu, de l'amour absolu et la sagesse de ne s'y pas brûler.

Paul ouvre une page des *Jeunes-filles en fleur*. Lit un court passage où vibrent les émotions du jeune Marcel devant la mer. Quelques phrases : une beauté inouïe.

La beauté ; vertiges de Paul ; une de ses soifs.

Là-haut

Matin vierge de nuages, fraîcheur de l'air.

Les pas sont lents ; les souffles à l'unisson. La vallée s'éloigne lentement ; ils s'en libèrent.

Ils ont choisi la Vanoise ; d'y écouter les silences : ceux percés des sifflements de marmottes, ceux que bercent les torrents, ceux du ciel caressant les grands aigles, celui cadencé par les souliers, celui battant des cœurs.

A chaque halte il la serre contre lui. Leurs yeux courent les cimes, dévalent les éboulis, plongent dans les pâtures. Ils jouissent du même plaisir, de la même allégresse.

Dans la clairière

L'après-midi est avancé. Sa chaleur est encore là qui traîne. Les voilà au Rosuel, prêts au retour. Paul a une tout autre idée ; n'en dit rien à Adèle. Ils redescendent la Tarentaise. Mais à Moûtiers, il quitte la route d'Alberville, monte sur le versant du Beaufortin.

Adèle, assoupie, est réveillée par les virages en lacets : sourire ; et question dans le regard...

La chaleur d'août se laisse maintenant vaincre par la fraîcheur. La voiture s'arrête avec la route, à la sortie d'un hameau : vieille bergerie et deux vastes chalets. Sacs sur le dos, ils montent un sentier sous la forêt de conifères. Une clairière entre feuillus et mélèzes ; ouverte sur la Vanoise. « A la belle étoile » dit-il, « ici les masses d'air parcourent les espaces et le temps, caressant les mélèzes qui exultent et gémissent. »

Premières étoiles. Bientôt la Voie Lactée barre de sa splendeur un univers sans fond.

Paul le pénètre. Adèle fait le même voyage. Un minuscule morceau d'éternité s'arrête là pour eux. Ils s'endorment.

Le ramage des premiers oiseaux chasse les étoiles. Le bourdonnement des insectes annonce un jour nouveau. Les rayons d'un soleil neuf, surgi des crêtes, chauffent les duvets.

Ils s'éveillent. « Nous reviendrons », dit Adèle.

Ici et là

Chagall : vie simple des villages, ronde du temps et des saisons, amours dans les cieux, labeurs dans les champs...

Landes bretonnes, souffle des vents, puissants mystères, magies cachées.

Proust : Illiers-Combray, Cabourg-Balbec.

Eri De Luca : *Trois chevaux*, roman poétique, sobre, dépouillé, à mille lieues des lieux communs.

...

Paul lui donne ses poèmes.

A la terrasse d'un café

- Adèle : tutoyons-nous.
- Paul : non, nous perdrons un trésor ? Notre *vous* est au-delà des *tu*. Il va au plus intime. Il n'est qu'à nous. Les *tu* ont quelque chose d'acquis, de conquis. Ne pas vous conquérir ! Jamais rien d'abouti entre nous ! Je veux vous pénétrer comme un mystère. Ils sont portes ouvertes sur la vérité. Ouvrez-moi votre porte.
- Adèle : Paul, je veux vous épouser ; parcourir vos chemins et vous ouvrir les miens.

Le cri

Ils sont revenus ! Dans la clairière, quelques feuilles déjà sont parées d'or. Le soleil se retire, il n'est pas invité, lui qui voile l'univers. Mais avec élégance, il laisse derrière lui un peu de sa tiédeur.

Les masses d'air, chargées de tous les siècles, se font brise légère, caressent la tête des mélèzes, les herbes folles et tout ce qui frémit.

La nuit monte. Les rumeurs d'en bas se taisent : place aux silences habités des bruissements sauvages.

Adèle et Paul ont dressé la couche de leurs noces : une voile blanche, jeté sur l'herbe épaisse.

Assis, au-dessus de la falaise, font face au Mont Jovet, à la Vanoise. L'univers se vêt de son étole blanche.

Adèle et Paul se lèvent, se dressent droits et nus, proclament, hurlent leur amour dans le vaste univers.

Puis, époux, ils montent s'allonger là-haut, dans les étoiles, sur une voile blanche.

Page blanche...

Adèle et Paul y écriront l'amour de leur vie soufflant dans une voile blanche.